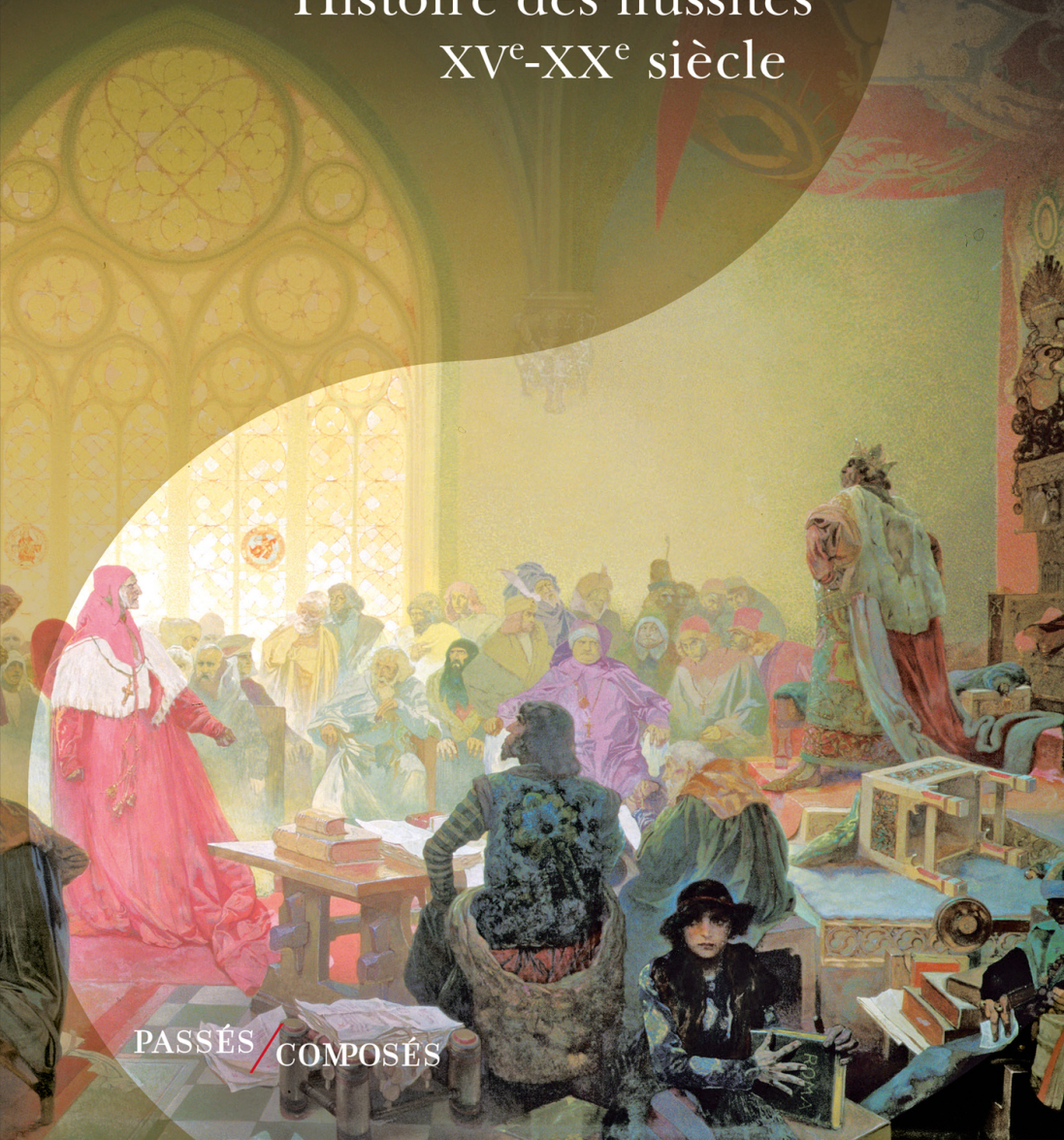


Olivier Marin

La Réforme commence à Prague

Histoire des hussites
XV^e-XX^e siècle



PASSÉS / COMPOSÉS

La Réforme commence à Prague

DU MÊME AUTEUR

L'Archevêque, le maître et le dévot. Genèses du mouvement réformateur pragois (années 1360-1419), Paris, Honoré Champion, 2005.

Monique Maunoury, une disciple de Charles de Foucauld à Ivry, Paris, Karthala, 2006 (avec Marie-Claire Bergerat).

Les Traités anti-hussites du dominicain Nicolas Jacquier, Paris, Institut d'études augustinienes, 2012.

Direction (avec Cécile Vincent-Cassy), *La Cour céleste. La commémoration collective des saints au Moyen Âge et à l'époque moderne*, Turnhout, Brepols, 2014.

La Patience ou le Zèle. Les Français devant le hussitisme, Paris, Institut d'études augustinienes, 2020.

Direction (avec Ludovic Viallet), *Pentecôtes médiévales. Fêter l'Esprit Saint dans l'Église latine*, Rennes, PUR, 2021.

Olivier Marin

La Réforme commence à Prague

HISTOIRE DES HUSSITES
XV^e-XX^e SIÈCLE

PASSÉS/COMPOSÉS

ISBN : 978-2-3793-3282-1

Dépôt légal – 1^{re} édition : 2021, mars

© Passés composés / Humensis, 2021

170 bis, boulevard du Montparnasse, 75680 Paris Cedex 14

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorise que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » (article L 122-5) ; il autorise également les courtes citations effectuées pour un but d'exemple ou d'illustration. En revanche, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (article L 122-4). La loi 95-4 du 3 janvier 1994 a confié au CFC (Centre français de l'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris), l'exclusivité de la gestion du droit de reprographie. Toute photocopie d'œuvres protégées, exécutée sans son accord préalable, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Sommaire

Introduction	9
Chapitre 1. Le hussitisme en son royaume	25
Chapitre 2. Les frontières du hussitisme	51
Chapitre 3. Le problème des origines.....	69
Chapitre 4. La réforme hussienne (1402-1414).....	89
Chapitre 5. Les années critiques (1414-1418)	111
Chapitre 6. La révolution hussite, acte I (1419-1421).....	135
Chapitre 7. La révolution hussite, acte II (1421-1427).....	157
Chapitre 8. La révolution hussite, acte III (1427-1436)	177
Chapitre 9. Sorties de guerre (1436-1485)	203
Chapitre 10. Comment peut-on être hussite ? (1485-1518)	217
Chapitre 11. Le dur désir de durer (1519-1622).....	233
Chapitre 12. Résurgences (de 1781 à nos jours)	253
Conclusion	269
Notes.....	273
Sources	283
Bibliographie	287
Index des noms de personnes	299
Index des noms de lieux.....	307
Crédits photographiques	313

Introduction

En cette fin d'hiver, Jeanne d'Arc brûlait d'impatience. Elle se sentait à l'étroit entre les murs du château de Sully-sur-Loire où on l'avait reléguée. Ce séjour prolongé lui pesait d'autant plus qu'avec le retour de la belle saison, la jeune femme aurait espéré caracoler en tête de l'armée royale. Mais il était déjà loin, le temps où elle électrisait les esprits, libérait Orléans et allait dans la foulée faire sacrer Charles VII à Reims. En septembre 1429, elle avait échoué à reprendre Paris des mains des Anglo-Bourguignons. Le charme s'était alors rompu. Le roi, par pragmatisme, avait renoncé à toute offensive d'envergure. Depuis, il faisait surveiller cette va-t-en-guerre qui lui était devenue plus embarrassante qu'utile.

Que faire ? Puisqu'en France, l'horizon était désormais barré, il pouvait être tentant de porter ses pas vers d'autres fronts, plus lointains. Aussi Jeanne d'Arc se tourna-t-elle, le 23 mars 1430, vers les Bohêmes, qui s'étaient dressés contre le reste de la chrétienté et qu'elle considérait de ce fait comme de fieffés hérétiques. Dans la lettre qu'elle fit ou laissa écrire en latin par son confesseur, le franciscain Jean Pasquerel, elle les prit à partie en ces termes :

Vous souillez les sacrements de l'Église, vous lacérez les articles de la foi, vous démolissez les temples, vous brisez et jetez au feu ces images qui servent de supports à la mémoire, vous massacrez les chrétiens, à moins qu'ils n'embrassent votre foi. Quelle est donc cette fureur ? [...] Croyez-vous rester impunis ? Ignorez-vous que, si Dieu n'empêche pas vos violences impies et s'il souffre que vous soyez plongés plus longtemps dans les ténèbres et l'erreur, c'est qu'il vous prépare une peine et des supplices d'autant plus grands que vous vous serez

La Réforme commence à Prague

davantage vautrés dans le crime et dans les sacrilèges ? Quant à moi, pour vous dire la vérité, si je n'étais occupée aux guerres anglaises, je serais déjà allée vous trouver depuis longtemps. Mais vraiment, si je n'apprends que vous vous êtes amendés, je quitterai peut-être les Anglais et je marcherai contre vous, dans le but d'exterminer par le fer, si je ne le puis autrement, votre vaine et hideuse superstition, et de vous ôter ou l'hérésie ou la vie¹.

Comme chacun sait, la Pucelle n'eut pas le temps de mettre à exécution ses menaces. Capturée lors d'une escarmouche devant Compiègne, elle fut condamnée au bûcher le 30 mai 1431, sans avoir jamais essayé d'exterminer pour de bon l'hérésie tchèque. Au vrai, on pourrait se demander ce qui, dans sa lettre, relevait du projet, du pis-aller, de la rodomontade ou du rêve. Impossible de démêler un écheveau aussi incertain.

De quoi la Réforme hussite est-elle le nom ?

Qu'est-ce donc qui déterminait l'héroïne de la guerre de Cent Ans à envisager de se transporter sur le théâtre tchèque ? En quoi consistait au juste la « vaine et hideuse superstition » qui la hérissait tant ? Telles sont les questions auxquelles entend répondre ce livre consacré à la Réforme hussite.

Les deux termes méritent d'être expliqués d'entrée de jeu. L'adjectif hussite dérive du nom du prédicateur pragois Jean Hus, qui mourut sur le bûcher seize ans avant Jeanne, le 6 juillet 1415. Il s'agit à l'origine d'un sobriquet injurieux, puisqu'il fut forgé dès le vivant de Hus par des polémistes catholiques en veine de catégorisations. En 1413, le mot fait une timide apparition sous la plume d'André de Brod, qui l'écrit toutefois *hussonites*. Renchérissant l'année suivante, le Chartreux Étienne de Dolany recueille la variante, destinée à devenir classique, *hussites*. Le néologisme se diffuse ensuite graduellement. Il devient fréquent au temps de la première croisade (1420), quoique la curie romaine ne l'adopte

Introduction

qu'avec retard, sous l'influence des usages centre-européens, avant de le répercuter par ses bulles aux quatre coins de la Chrétienté². Entretemps, le terme est passé du latin dans les langues vulgaires. Il s'impose vite en allemand sous la forme *Hussen*, d'où le moyen-français tire *Housses* ou *Houlz*.

On aura aussitôt saisi le problème déontologique auquel l'historien se trouve confronté³. Employer le mot de hussite, n'est-ce pas subrepticement répéter la violence diffamatoire par laquelle les tenants du catholicisme ont cherché à discréditer le mouvement en le dépeignant comme une secte ? N'est-ce pas faire chorus aux croisés qui, en guise de moquerie, lancèrent fin juin 1420 à la face des Pragois barricadés de l'autre côté de la Vltava : « Ha, ha ! Housses, Housses, hérétiques, hérétiques⁴ ! » ? Le fait est que les intéressés ne se désignaient pas ainsi. Eux se présentaient comme l'aile marchante de cette Église catholique qui les excluait, mais dont ils se sentaient encore les membres par toute une part de leur être. Aussi préféraient-ils se nommer tout bonnement les « fidèles » (en tchèque, *věrní*), un terme qui avait l'avantage de mettre en valeur leur attachement à l'orthodoxie, dans sa double dimension de norme de foi professée et vécue. Le mot était cependant trop peu spécifique pour qu'il ne fût pas nécessaire de le préciser, au risque de le durcir.

Deux appellations se cristallisèrent alors. Il était d'abord loisible aux dissidents de Bohême de se référer à la particularité liturgique qui, à partir de l'automne 1414, en vint à les distinguer clairement des autres chrétiens latins : la communion sous les espèces eucharistiques du pain et du vin. Alors que, partout ailleurs, les laïcs ne communiaient plus qu'à l'hostie, à Prague et dans les pays tchèques, ils recouvrèrent en effet la faculté d'accéder aussi au calice. Fort logiquement, celui-ci devint le symbole unificateur de la dissidence. Mais si les arts visuels s'en saisirent presque immédiatement, le vocabulaire s'y adapta mal et tarda à enregistrer l'innovation. En l'absence d'un seul et même mot, les auteurs du temps devaient recourir à des périphrases du type de « ceux qui communient sous l'une et l'autre espèce » ou des « pieux zélateurs du calice ». Les termes de calixtin et d'utraquiste dont on se sert aujourd'hui ne

La Réforme commence à Prague

remontent, au mieux, qu'à la toute fin du xv^e siècle. Encore leurs premières occurrences sont-elles rares et affectées, tout comme le terme de hussite, de connotations péjoratives. Le mot d'*obojetník*, adaptation tchèque du latin *utraquista*, était par exemple souvent entendu au sens de duplice et, partant, d'hypocrite.

C'est donc un autre critère qui fut généralement utilisé par les disciples de Hus pour se qualifier. Sous l'effet des longues guerres qui les opposèrent durant les années 1420 au Saint Empire germanique, les hussites tendirent de plus en plus à s'assimiler aux Tchèques. Aussi bien savourèrent-ils leur victoire terminologique quand ils obtinrent du concile de Bâle, au printemps 1432, cette concession remarquable : « Et comme l'espoir de voir les députés de la Bohême se rendre au concile ne tient qu'à un fil, il paraît utile de ne pas les nommer, dans les actes officiels qui leur sont destinés, les *hussites*, puisqu'ils en ont grande honte, mais de les appeler les *Tchèques*, pour ne pas les provoquer⁵. » L'amalgame entre Tchèques et hussites se révéla durablement efficace. Sur place, il fortifia l'adhésion de la majorité de la population à la cause réformatrice, ainsi promue en porte-drapeau des intérêts matériels et symboliques de la communauté nationale. Il fit aussi florès à l'étranger, au grand dam du moine camaldule Jean-Jérôme de Prague et des autres Tchèques demeurés fidèles à l'ancienne foi, qui s'irritaient de devoir montrer patte blanche auprès de leurs coreligionnaires. La persistance de minorités catholiques locales n'est du reste pas la seule raison pour laquelle l'historien doit accueillir avec circonspection l'identification Tchèque = hussite. La simplification apparaît également abusive en ce qu'elle sous-estime l'ambition universaliste qui habitait Jean Hus et qui poussa nombre de ses partisans à exporter, parfois pacifiquement, le plus souvent par le fer et par le feu, leurs idées.

Hussite, utraquiste, tchèque : comme on le voit, aucun de ces termes n'est exempt de chausse-trappes. Si le choix a été fait de préférer le premier, ce n'est pas seulement dans un souci de clarté. C'est surtout qu'il traduit bien la place cardinale dévolue à Jean Hus parmi les signes de reconnaissance que se sont choisis ses partisans. Le prédicateur pragois n'a certes pas laissé une empreinte

intellectuelle comparable à celle de Martin Luther sur le protestantisme. Mais l'action de Hus, couronnée par sa mort en martyr, lui a valu de faire l'objet d'un culte liturgique et d'une vénération populaire singulièrement vivace⁶. Plus encore que le calice, qui n'allait pas sans susciter tiédeur ou perplexité chez les radicaux, la référence à Hus a réuni toute la palette des couleurs formant l'arc-en-ciel de la Réforme tchèque. Même les millénaristes les plus débridés ne doutaient pas de le voir bientôt ressusciter en personne, avec les autres saints de Dieu⁷. Ajoutons que, loin de s'étioler au fil du temps, cette mémoire posthume du Pragois s'est encore intensifiée à partir de la fin du xv^e siècle, quand lui furent dédiés églises, autels et cloches.

Sans se dissimuler ses origines polémiques, on est donc fondé à penser que le mot de hussite n'a pas toujours été chargé négativement. Avec sa liberté de ton coutumière, le prêtre et capitaine hussite Procope le Rasé le fit remarquer dès le 30 juin 1433, alors que les passions révolutionnaires n'étaient pas encore refroidies : aux barons tchèques qui s'offusquaient du vocable de hussites dont on les affublait, il répondit de ne pas le prendre en horreur, puisqu'après tout, c'était bien Jean Hus qui leur avait enseigné la vérité⁸. Témoignage certes isolé, mais capital ! Voilà que Procope, tout en suggérant que la doctrine de Hus venait de Dieu et non pas de lui-même, n'hésitait pas à assumer une généalogie nommée hussite. Dans ces conditions, l'historien, nous semble-t-il, n'a pas à être plus royaliste que le roi. L'emploi du terme de hussite a depuis longtemps échappé aux intentions malveillantes de ses premiers utilisateurs. Il en va ainsi de bien d'autres dénominations religieuses que personne ne s'avise de proscrire au prétexte qu'elles furent initialement des expressions de mépris : le méthodisme, l'anglicanisme et peut-être même, excusez du peu, le christianisme.

Le mot de Réforme pose des difficultés méthodologiques d'un autre ordre. On ne s'arrêtera pas pour le moment sur son contenu théologique et moral. Ce qui, en revanche, fait immédiatement problème, est la majuscule. Dans l'usage français courant, celle-ci est d'ordinaire réservée à ce qu'il est convenu d'appeler les Réformes ou, si l'on préfère user d'un vieux mot naguère remis au goût du

jour par Marc Venard, les Réformations du xvi^e siècle⁹. Jugé typique de la modernité, ce phénomène de rupture confessionnelle est alors tout uniment identifié au protestantisme. Il semble en effet pré-supposer deux conditions sans lesquelles la remise en question de l'ancienne Église n'aurait pas été possible, ni même pensable : l'humanisme, dont la méthode de critique textuelle éroda de manière décisive les évidences doctrinales familières et qui convergea, ne serait-ce que momentanément, avec le combat de Luther contre la scolastique ; l'imprimerie, ensuite, grâce à laquelle les dissensions théologiques sortirent des murs de l'université et des couvents de Wittenberg pour toucher, du moins en Allemagne où les presses étaient plus disséminées et plus difficiles à contrôler qu'ailleurs, le public des semi-lettrés.

Or, le hussitisme est né trop tôt pour remplir ces critères. Il a longtemps ignoré le pouvoir multiplicateur des presses, qui ne se sont installées en terre hussite qu'à partir de 1487, soit une dizaine d'années après leur introduction dans la ville catholique de Plzeň. Les trois premières générations de réformateurs tchèques en furent réduites à compter sur les seules ressources du livre manuscrit, de l'image et de l'oralité pour communiquer. Paradoxalement, c'est alors que le hussitisme remporta ses succès les plus éclatants. En revanche, après que les hussites se furent ralliés aux mérites de l'*ars artificialiter scribendi*, comme on appelait le nouveau média, ils se contentèrent le plus souvent de satisfaire les besoins internes de leurs communautés, sans mener de propagande d'envergure. Rien de comparable en Bohême avec la campagne des *Flugschriften* (feuilles volantes imprimées, dont on estime le nombre d'exemplaires à près de 3 millions) qui submergea l'Allemagne dans les années 1520¹⁰.

Pis encore peut-être, le dédain des hussites pour les lettres profanes et leur italophobie leur ont fait manquer les débuts de l'humanisme. Alors que, du temps de Venceslas IV (1378-1419), les chancelleries royales et épiscopales s'étaient montrées réceptives aux innovations culturelles de la péninsule, la révolution hussite coupa court à ces fructueux contacts. Il a fallu ensuite attendre le rattachement de la Moravie à la Hongrie, sous Matthias

Corvin (1468-1490), pour que l'humanisme renaissant s'épanouisse à Olomouc. Mais les hussites sont demeurés jusqu'à l'orée du xvi^e siècle à la traîne des académies humanistes catholiques et ont continué par la suite de cultiver les méthodes scolastiques à l'ancienne mode. Dans les pays tchèques, les deux confessions rivales ont donc joué à fronts renversés.

Ce double décalage a jusqu'à présent retenu l'historiographie francophone de ranger le hussitisme parmi les Réformes. Tout au plus lui a-t-on accordé le label anachronique de pré-réforme¹¹. Le risque est alors presque inévitable d'escamoter sa singularité et de le réduire à une simple ébauche en attente d'accomplissement. Cette vision téléologique du hussitisme n'est pas neuve. Elle ne fait guère que reconduire celle qu'en avaient les Réformateurs protestants : à l'instar de saint Jean Baptiste, dont l'évangéliste dit qu'il fallait qu'il diminue pour que croisse Jésus (Jn 3, 30), Jean Hus leur parut devoir s'effacer devant eux. De là provient le type iconographique du Pragois qui, à force d'être copié, s'est gravé dans notre mémoire visuelle. Sur le monument de la place de la Vieille-Ville de Prague, dans les grandioses tableaux d'Alfons Mucha comme dans les modestes gravures anonymes, partout Hus apparaît sous les traits d'un prophète barbu. Il était pourtant glabre, comme tous les prêtres de rite romain¹²... Tel n'est pas le moindre contresens auquel expose l'assimilation des hussites à des précurseurs de la Réformation.

Faut-il alors, en sens inverse, verser le hussitisme dans le pandémonium des hérésies médiévales ? Cette échappatoire dont on a abusé n'est pas plus satisfaisante. Le mouvement tchèque n'a en réalité rien d'un groupe minoritaire déviant de la foi commune, puisqu'il a réussi en Bohême à conquérir la majorité des âmes et à s'y faire reconnaître une légalité publique. Ce n'est pas non plus, *stricto sensu*, un schisme. Il pourrait être qualifié ainsi, s'il n'avait altéré, à des degrés divers selon les tendances internes qui le composaient, les croyances du christianisme médiéval. Le hussitisme appartient bel et bien déjà, comme on le verra sur pièces, au nouveau modèle culturel et social de la Réformation. Mais il incite à en repenser à nouveaux frais le cheminement et à le découpler des

La Réforme commence à Prague

déterminismes qui lui sont traditionnellement associés. Ce livre tentera de s'y atteler, en proposant une approche arythmique, qui fasse droit aux syncope temporelles et à l'inactualité de cette *Réforme médiévale*.

Cohérents avec ce principe, nous enjamberons sans broncher la coupure de la Renaissance. C'est que le hussitisme ne disparaît pas comme par enchantement quand l'Europe découvre l'Amérique et que paraît Martin Luther. Au contraire, il fait preuve d'une solide capacité de résilience, dans un contexte difficile où il lui faut trouver et défendre sa place entre Rome, Wittenberg et Genève. D'où le large empan du volume, qui pourra déconcerter les esprits habitués aux chronologies académiques : nous embrasserons toute la destinée de la Réforme hussite, depuis ses premiers balbutiements dans les années 1400 jusqu'à sa suppression par les Habsbourg, au lendemain de la bataille de la Montagne Blanche (1620). *Last but not least*, le hussitisme a connu une seconde vie imprévue à partir de la fin du XVIII^e siècle, quand le catholicisme libéral, puis le nationalisme tchèque naissant l'ont redécouvert. Cette mémoire posthume a été disputée jusqu'à nos jours. Ses usages polémiques par les protestants, les anticléricaux, les communistes ou encore les dissidents entreront eux aussi dans le cadre de ce livre.

Le hussitisme au prisme français

Pour aborder ces rivages, le lecteur francophone n'est pas entièrement démuné. La réception française du hussitisme remonte haut. De cette longue histoire entrecroisée, retenons seulement quatre bornes qui en balisent le parcours.

Alors qu'au XV^e siècle, l'Église gallicane avait fait barrage à la diffusion des thèses hussites dans le royaume des lys, tout changea avec le *Livre des martyrs* de Jean Crespin (1554). Réfugié à Genève auprès de Jean Calvin, cet avocat arrageois devenu imprimeur, éditeur et auteur écrivait sous la pression d'une double conjoncture. Sur le plan politique, l'heure était grave. Depuis que François I^{er}

avait créé la Chambre ardente, les bûchers du roi s'étaient allumés. Cinq huguenots venaient ainsi de périr à Lyon. Crespin était donc naturellement aiguillonné par le devoir de fortifier le courage de ses coreligionnaires éprouvés. Mais il voulait en même temps, sur le plan doctrinal, répondre à l'accusation de nouveauté portée par les catholiques et montrer que les protestants avaient autant de titres d'ancienneté qu'eux¹³. De là l'idée de rebrousser le temps en insérant les martyrs contemporains dans une succession de témoins persécutés de la vérité. Parmi ceux-ci, les hussites se taillent une place d'honneur. On les trouve disposés en tête de l'édition princeps, où ils n'occupent pas moins de 143 pages, soit un cinquième du volume total¹⁴. D'où vient une matière aussi copieuse ? Crespin l'a empruntée à deux informateurs principaux : Pierre de Mladoňovice, qui avait été le témoin oculaire du supplice de Hus en 1415 et dont le récit pathétique avait été publié en 1528, sous les auspices de Luther ; Énée Silvio Piccolomini, le futur pape Pie II, auteur d'une très influente *Histoire de Bohême* dans le goût humaniste, une autorité catholique par conséquent, mais qui n'était pas dénuée d'une sincère admiration pour la culture et le courage des Tchèques.

S'il s'est bien informé, Jean Crespin n'en fait pas moins œuvre militante. Son propos est d'abord biographique et consiste à mettre en relief quelques individualités emblématiques. Sont bien sûr évoqués Jean Hus et Jérôme de Prague, les deux martyrs de Constance, mais aussi Jean Žižka ; quoique le capitaine hussite fût mort de mort parfaitement naturelle, il a le privilège de figurer dans le martyrologe en sa qualité d'intrépide vengeur de ses compatriotes. Il résulte de ces choix une sous-estimation des ressorts collectifs, notamment nationaux, de la Réforme hussite. Autre déséquilibre, la période postérieure à 1424 passe tout simplement à la trappe. Non moins révélateurs sont les silences entourant la présentation doctrinale que donne Crespin des erreurs imputées aux Pragois. Disert sur le chapitre de l'ecclésiologie, il se montre beaucoup moins bavard quant à leurs vues sur l'eucharistie. Et pour cause : il préférerait ainsi taire tout ce qui, dans la fidélité manifestée par Hus au dogme de la présence réelle, était susceptible de blesser

l'orthodoxie calvinienne. Au bout du compte, le *Livre des martyrs* lisse les contradictions, de manière à faire des hussites les précurseurs, mieux, les prophètes même du protestantisme. Tel est le sens d'une prédiction que Crespin met dans la bouche de Hus : « "Maintenant ils rôtiront l'Oie (car en langue bohémienne, Hus signifie cela), mais ils ne rôtiront pas le Cygne, qui viendra après moi." Et certainement ce qui est advenu a vérifié et approuvé sa prophétie. Car il fut brûlé l'an 1416 (sic), et le différend et débat qui a été soulevé pour les pardons du pape, commença l'an 1517. » Cette prophétie, dont on se doute qu'elle est en fait largement apocryphe, fut mise en circulation par Luther en 1531 et connut aussitôt la vogue. Elle satisfaisait à merveille la vision qu'avait la première génération protestante de sa mission providentielle¹⁵.

Servie par ses multiples rééditions augmentées et par sa traduction en latin, l'œuvre de Jean Crespin eut raison de la censure et fixa la réception canonique du hussitisme chez les réformés français. Le crédit dont jouissait le *Livre des martyrs* fut toutefois ébranlé à la fin du XVII^e siècle, lorsque Bossuet et d'autres controversistes catholiques entreprirent de mettre en doute l'enrôlement des hussites par les protestants. Sous l'assaut, il fallut réviser la fable de Jean Hus prédisant à sa mort l'avènement de Luther. C'est ce que fit le pasteur Jacques Lenfant dans son *Histoire du concile de Constance* (1714), puis dans une *Histoire de la guerre des hussites et du concile de Bâle* qui fut publiée à titre posthume en 1731. Né à Bazoches, îlot protestant de Beauce, cet électron libre passé par Saumur, Genève et Heidelberg fut contraint par la révocation de l'édit de Nantes (1685) à un exil sans retour. Il ne composa donc pas ses deux œuvres en France, mais depuis le refuge berlinois où il officiait comme ministre de l'Église huguenote. Dans la capitale de la Prusse ouverte aux talents venus d'ailleurs, l'homme était devenu un personnage : il avait ses entrées à la cour du roi Frédéric-Guillaume I^{er}, qui le nomma son prédicateur officiel.

L'esprit des Lumières imprime déjà sa marque au travail de Lenfant. Rompu aux règles de la diplomatie naissante, le savant émigré affiche une stricte fidélité aux sources médiévales. Il en résulte que ses hussites n'ont plus grand-chose de commun avec

ceux de Crespin. Les protestants, écrit Lenfant noir sur blanc, n'ont pas été en droit de les « regarder comme martyrs des mêmes vérités qu'ils font profession de croire ». Il n'y a guère, à ses yeux, que la persécution par l'Église romaine qui les réunisse. Une autre différence de taille par rapport à Crespin réside dans le fait que Lenfant ne traite plus le hussitisme comme un bloc. S'il confesse son admiration pour la magnanimité de Jean Hus, il n'a pas de mots assez durs à l'encontre de Žižka et de ses sbires. Souscrivant au portrait-charge qu'en avait tracé avant lui Zacharias Theobald, un Allemand de Bohême converti au luthéranisme, il les présente comme le summum de la barbarie. Parmi les factions hussites, seuls les Pragoïs agréent à cet esprit pondéré, rétif aux emportements confessionnels comme aux excès révolutionnaires.

La qualité de l'information, la sûreté du jugement, le tout dans une langue qui avait alors rang d'idiome international, ces facteurs se conjuguèrent pour imposer l'*Histoire de la guerre des Hussites et du concile de Bâle* comme une référence insurpassée durant plus d'un siècle. Qu'on en juge par le nombre et l'éclat de ses lecteurs : Voltaire lui dut tout ce qu'il écrivit à ce sujet ; Jules Michelet s'en servit pour préparer ses cours à l'École normale supérieure ; et George Sand la pillait dans son cycle romanesque *Consuelo et La Comtesse de Rudolstadt*. Ce n'est pas à dire toutefois que la Dame de Nohant ait épousé toutes les vues de Lenfant. Entre-temps, la Révolution française était passée par là. La tête pleine des souvenirs de Valmy et de la Convention, Sand vomissait les hussites modérés, dont les louvoiements lui évoquaient par trop le juste milieu et l'immobilisme louis-philippards. C'est donc aux capitaines Jean Žižka et Procope le Grand qu'elle donna sa préférence, à l'unisson de la gauche révolutionnaire pré-marxiste qui, derrière Pierre Leroux, s'enflammait pour l'émancipation politique et sociale de la Bohême¹⁶.

Il revint ensuite à Ernest Denis de nouer ensemble le fil protestant et le fil républicain dans sa thèse intitulée *Huss et la guerre des hussites* (1878). Ses origines familiales l'y prédisposaient : de vieille souche cévenole, il était le produit d'une culture huguenote traumatisée par les dragonnades et la Terreur blanche de 1815.

La Réforme commence à Prague

La guerre franco-prussienne de 1870, durant laquelle Denis défendit la capitale comme chasseur à pied, lui inocula en plus une germanophobie qui eût été inconcevable auparavant. La déclaration dite de Rieger, du nom du député tchèque qui l'avait inspirée, fit le reste (8 décembre 1870). Ému de voir la diète de Bohême protester ainsi contre l'annexion de l'Alsace-Lorraine, le jeune normalien se tourna vers l'histoire tchèque comme vers un antidote à la défaite de Sedan. Grâce à une bourse d'études, il alla vivre trois années à Prague, où il apprit le tchèque et perfectionna son allemand. Avec Denis, nous quittons définitivement l'ère des hussitologues en chambre pour entrer dans celle des diplomates de la culture.

Le recul du temps aidant, l'apport de son *Huss et la guerre des hussites* apparaît aujourd'hui pour le moins contrasté¹⁷. Le livre ne brille guère par ses avancées scientifiques. Non seulement Denis n'y met au jour aucune source nouvelle, mais il traite sa documentation très cavalièrement, loin de la rigueur qu'un Gabriel Monod tentait au même moment de faire prévaloir dans les études historiques. De ce point de vue, Denis regarde plutôt vers le passé et tient encore de la veine romantique du milieu du siècle. Comme Taine ou Michelet, il se veut éducateur : ne reculant pas devant le pathos, il célèbre dans la révolution hussite le moment où l'humanité poussa le premier cri de la liberté, en même temps qu'il y voit un exemple pour la renaissance des peuples slaves. Cette conception le conduisit à redonner aux hussites un accoutrement protestant, que l'on aurait pourtant pu croire tombé en désuétude depuis Lenfant. Mais pour Denis, l'essentiel est ailleurs. Le motif religieux est chez lui toujours subordonné à l'idée nationale, qui lui paraît constituer le fil directeur de la révolution hussite en raison de la haine atavique qui opposerait les Tchèques aux Allemands.

L'ouvrage, et plus encore sa continuation, *La Fin de l'indépendance bohême*, rencontrèrent un grand écho. Non pas tant auprès des spécialistes, qui ne se privèrent pas de critiquer les effets de manche et les à-peu-près de Denis, qu'auprès du public. Il faut dire que le moment était favorable. En 1879 avait paru *La Pitié suprême* de Victor Hugo, dont une strophe célèbre décrit l'ultime face-à-face entre Jean Hus et son bourreau, « de l'échafaud cariatide